

furent donc soigneusement fouillées. On établit des souricières dans tous les hôtels borgnes du littoral, et, pendant plusieurs jours, le département fut sillonné par les plus habiles limiers de Paris.

Mais, chose sans précédent peut-être dans les annales judiciaires, on ne trouva nulle part de traces du coupable.

C'était à désespérer !

Tout à coup, cependant, et sans que rien fût venu justifier en apparence cette sorte d'abandon, le directeur de la sûreté disparut brusquement de Marseille et revint à Paris sans prévenir aucun de ses agents des motifs de son départ.

Un fait inattendu s'était produit dont il n'avait voulu faire la confidence à personne, et il était parti pour la capitale par le train rapide.

Quel incident avait motivé ce prompt retour ?
C'est ce que le lecteur saura bientôt.

IV

CYPRIEN LEDUC

Le chef de la sûreté arriva à Paris le matin, de bonne heure, et son premier soin fut d'appeler près de lui le nommé Buvard, qui était un de ses agents les plus intelligents de la rue de Jérusalem.

—Vous allez vous rendre rue de l'Abbaye, dit-il, à l'adresse qui est indiquée sur cette carte, et vous tâcherez de faire jaser le concierge.

—Ce ne sera pas difficile.

—Dans la maison indiquée demeure un certain M. Leduc, et je désire savoir ce que c'est que cet homme ; son âge, sa profession, ses mœurs, depuis combien de temps il habite la rue de l'Abbaye et les personnes qu'il reçoit d'ordinaire : vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

—Parfaitement.

—Dès que vous serez édifié sur le personnage, vous reviendrez me trouver... et alors nous pourrons causer utilement et aviser à la suite qu'il conviendra de donner à l'affaire.

—C'est tout ?

—C'est tout.

—A quelle heure dois-je me rendre rue de l'Abbaye.

—A l'instant même—il est huit heures— vous pouvez être de retour à neuf...

—En effet.

—Allez donc, je me fie à votre perspicacité et votre finesse. Si je ne me trompe, j'espère que nous tenons une vraie piste et que nous ne tarderons pas à faire la lumière sur le crime de l'Argonne et sur celui de Marseille...

Buvard n'en demanda pas davantage ; il salua son maître et s'empressa de sortir.

A l'époque où se passe notre récit, demeurait près de l'église Saint-Germain-des-Prés un homme répondant au nom de Cyprien Leduc, et qui exerçait à une profession difficile à classer, et dont les profits suffisaient cependant à faire vivre.

C'était un singulier personnage que M. Cyprien Leduc, ex-élève de l'École des chartes, ex-archiviste paléographe, ex-clerc de notaire et plus ou moins gradué en droit, fort honnête homme du reste, naïf parfois, mais ruse, patient et investigateur lorsque son amour-propre professionnel était en jeu ; enfin, curieux et fureteur par nature et dévoué à ses amis, ce qui l'aurait infailliblement réduit à la misère s'il n'eût possédé quelques mille livres de rente incessibles et insaisissables !...

Au haut de la rue Bonaparte on rencontre à gauche et longeant l'église Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Abbaye, rue tranquille, décente et de bonne renommée, telle que peut la désirer un homme de travaux sérieux et de fortune modeste.

C'est là que M. Cyprien Leduc avait établi, au deuxième étage de la maison formant angle avec la rue Furstemberg, son office et les nombreuses collections qu'il avait patiemment amassées depuis trente ans ! Son cabinet est une immense pièce où

sont systématiquement rangés, comme en une bibliothèque, des centaines de cartons étiquetés de lettres et de numéros. Dans la partie inférieure de la boiserie, on aperçoit de gros registres sur le dos desquels ont été reproduits les mêmes lettres et les mêmes numéros que sur les cartons. C'est l'histoire de milliers de familles, de successions litigieuses ou tombées en déshérence.

M. Cyprien Leduc a une existence réglée comme un chronomètre : il sort tous les jours à huit heures pour ses recherches et ses courses, rentre à midi, déjeune, lit son journal et reçoit ses clients d'une heure à quatre.

Cette existence n'a point, pour ainsi dire, de mystère, et depuis trente ans, il a vécu là, discret, modeste, rangé, sans que ses voisins se soient occupés de lui ou qu'il se soit occupé d'eux.

Le jour où nous pénétrons chez lui, midi vient de sonner.

Il est assis à son bureau et déjeune d'un peu de viande froide et d'un petit pain qu'il arrose d'eau claire.

Songe-t-il à autre chose ?—On ne pourrait le dire.

A ce moment, deux coups furent frappés discrètement à la porte au cabinet.

—Entrez ! dit-il d'un ton net et ferme.

La porte roula lentement sur ses gonds et un homme entra.

Un homme d'une cinquantaine d'années au moins, vêtu d'une redingote longue, le menton rasé de près, l'allure cauteleuse et le regard oblique.

—M. Cyprien Leduc ? demanda l'inconnu.

L'agent d'affaires se redressa et enveloppe le visiteur d'un regard profond.

—C'est moi, monsieur, répond-il sans interrompre ses investigations.

—En ce cas, reprend l'inconnu, je vous serais obligé si vous vouliez me suivre.

—Pourquoi faire ?

—Je vous le dirai en chemin.

—Mais qui êtes-vous ?

—Désirez-vous que je vous l'apprenne ?

—Pardieu ! la question est plaisante.

—Eh bien, voici ma carte, et vous allez comprendre.

L'inconnu présenta sa carte sur laquelle l'homme d'affaires lut ces simples mots :

Buvard, agent de police.

Il s'inclina :

—Soit ! dit-il en ébauchant un sourire. Je consens à vous suivre, comme vous m'y invitez ; mais j'espère que vous ne refuserez pas de me faire connaître où nous allons.

—A la préfecture de police.

—De mieux en mieux, et pouvez-vous m'apprendre également ce que l'on m'y veut ?

—Pour ce qui est de ça, répondit Buvard, le patron vous le dira lui-même.

Cyprien Leduc ne fit pas d'autre objection.

Il se leva et mit un peu d'ordre dans les dossiers étalés sur son bureau, alla déposer un portefeuille qu'il avait feuilleté, tout en déjeunant, dans une grande armoire de fer qui occupait toute la cloison du fond, et finalement revint vers l'agent qui attendait.

—Et maintenant, dit-il, je suis à vos ordres.

—Partons alors, dit Buvard, j'ai un *sapin* en bas ; en quelques minutes, nous serons à la Préfecture.

Dix minutes plus tard, en effet, les deux hommes descendaient de voiture et, s'étant engagés dans le dédale des couloirs du célèbre établissement, ils atteignirent une dernière antichambre où se tenait un garçon de bureau.

Buvard interrogea le garçon du regard, et celui-ci lui ayant répondu par un signe affirmatif, il ouvrit une porte et poussa Leduc devant lui. Presque aussitôt, ils se trouvèrent en présence d'un nouveau personnage, qui n'était autre que le chef de la sûreté.

—Voici l'homme ! se contenta de dire Buvard.

Et il se retira.